

Les deux Salvador

Salvador se réveilla en sursaut. Le petit enfant chétif se recroquevilla sous sa couverture, sanglotant. Il se berça doucement pour se réconforter et oublier son mauvais rêve. L'image de l'Autre le hantait. Il ne pouvait s'en défaire. Au commencement, il s'en souvient, il avait été heureux. Il avait été Salvador Dali, *le seul* Salvador Dali. Dans les bras de sa mère, il avait été bercé, choyé, adoré. Mais voilà qu'il apprenait que ce n'était pas lui qu'on embrassait avec tant d'effusion mais le souvenir d'un autre. Salvador premier. Il n'était qu'un misérable remplacement. Il se souvient de ce jour où ses parents l'avaient amené visiter la tombe de son frère défunt. Avec quelle horreur avait-il découvert que son frère et lui partageaient le même nom! À partir de ce jour-là, il ne put jamais entendre sa mère l'appeler sans se demander à quel Salvador elle se référait, si c'était bien *sa* compagnie qu'elle désirait. Comme il se sentait triste quand il passait dans la chambre de ses parents et qu'il apercevait, encadré dans du bois de cerisier au-dessus du lit de ses parents, le portrait de l'Autre! Avec un dernier reniflement, il se ressaisit, émergea de sous l'oreiller humide de larmes.

À travers la fenêtre de sa chambre, il pouvait entrevoir au loin le soleil qui commençait à étirer ses bras brûlants de lumière entre deux sommets des Pyrénées. Il songea en se frottant les yeux que le village côtier de Cadaques où ses parents avaient une résidence d'été était véritablement le plus beau village du monde. Elle était si belle sous les premiers rayons blancs du jour naissant, la Méditerranée dans sa robe de tulle bleue et sa ceinture argentée! Quelques mouettes s'égarèrent entre les mèches de ses cheveux agités par la tramontane. Au pied du mur peint à la chaux de la maison s'alignaient des barques de toutes les couleurs. Enfant capricieux et gâté, il se dit qu'il voudrait bien faire un tour en pirogue là, tout de suite. Ses parents dormaient encore, il emprunterait le bateau de son père.

À pas feutrés, il quitta la maison. Un sourire espiègle éclairait son visage. La tête toute pleine des images du voyage qu'il allait faire, il entreprit de détacher la pirogue striée de blanc, de bleu et de vert. Une fois la corde qui la retenait à la berge dénouée, il s'empara d'une rame et sauta à l'intérieur de l'embarcation. L'air frais était plein de la promesse d'un jour heureux. De sa petite main potelée, il peinait à manier la rame de bois. Mais qu'importe! Il faisait confiance aux vagues qui le portaient et le guidaient. Il décida qu'il voulait bien se rendre jusqu'au Cap de Creus où son père l'avait amené une fois. Il avait été enchanté par la vue des rochers sculptés par l'érosion en des animaux fabuleux et mythiques. La structure feuilletée du schiste prenait l'apparence tantôt

d'un aigle, les ailes déployées, tantôt d'un cheval, la crinière au vent. Son père et lui s'étaient glissés par de petits sentiers qui se faufilaient le long de précipices abrupts et de calanques profondes aux parois escarpés. La beauté sauvage de ce paysage avait profondément bouleversé son âme sensible et depuis, il n'avait cessé d'espérer y retourner. Porté par la brise, son bateau avançait paisiblement. Il eut alors l'idée de se pencher par-dessus bord pour voir s'il y avait quelque joli poisson dans l'eau. Mais oh! Ce ne fut point une bogue aux reflets dorés qui le regardait, mais un visage d'enfant, qui ressemblait étrangement au sien. Là, sous la surface de l'eau, se terrait son frère ressuscité! Il y avait quelque chose de pernicieux et de profondément maléfique dans son regard. Il s'agrippa au rebord de la barque et se hissa à ses côtés. Sans mot dire, il prit le contrôle de la barque. Salvador constata avec amertume que l'Autre était plus fort : ses épaules étaient larges, sa carrure puissante, sa poigne sur la rame ferme. Sans difficulté, il fit tourner la barque en direction de la maison. Ils firent demi-tour et Salvador s'en désolait en silence, sans toutefois oser s'opposer à l'Autre, car il craignait sa colère et son mépris.

Revenus au rivage, l'Autre sauta à terre, amarra la pirogue et se dirigea d'un pas assuré vers la porte. Salvador, de plus en plus malheureux, le suivit à distance. Qu'allait dire sa mère si elle les voyait tous les deux? Ce fut une question vite résolue puisqu'au moment où il franchit l'entrée, elle arriva en courant. Il vit que son chignon était défait et que, d'habitude si soignée dans ses apparences, elle venait à eux pieds nus et en robe de chambre. Son visage était plein d'angoisse et il sentit ses joues brûler de remords. Il aurait voulu l'embrasser pour la consoler, mais c'est l'Autre qu'elle prit contre sa poitrine et qu'elle couvrit de caresses.

« J'étais si inquiète si tu savais! Je t'ai cherché partout dans la maison sans oser réveiller ton père de peur qu'il ne te batte à ton retour. Il est là, dans la chambre, il dort encore. Oh, Salvador, mon petit Salvador, où étais-tu?

—Je voulais voir le Cap de Creus que j'avais visité l'autre jour avec papa. J'ai pris sa pirogue. Il faisait tellement beau!

—Cap Creus? Pourquoi ne pas m'avoir demandé? Je t'y emmène cet après-midi si tu le souhaites! »

Il regardait avec épouvante le sourire victorieux de l'Autre levé vers celui plein de tendresse de sa mère. C'était une erreur, un malentendu, sa mère se trompait, elle croyait que c'était lui. Mais il s'arrêta au milieu de sa pensée et devint blanc comme une feuille. Comment être sûr qu'elle se trompait vraiment? Comment savoir que ce n'était pas la sincère joie de retrouver l'Autre,

perdu pendant tant d'années, qui illuminait son regard? Soudain, il en fut certain. Ce n'était pas lui que ça mère aimait. Il n'avait été qu'une consolation, une reproduction de l'Autre pour occuper sa place jusqu'à son retour. Salvador se sentait trahi. Il courut s'enfermer dans sa chambre, mais ni sa mère, ni l'Autre n'y fit attention.

Lorsqu'il descendit de sa chambre pour le déjeuner à midi, il vit que sa place était occupée par l'Autre, bien installé entre sa mère et son père. Ce fut comme si l'on lui arrachait son cœur. Le désespoir qu'il ressentit à ce moment-là fut si absolu, si violent que, n'y tenant plus, il éclata en sanglots, se roula à terre, se mit à hurler, à taper des pieds. Rien n'y fit. Sa mère ne le vit point, son père resta de marbre devant sa détresse. Il semblait être devenu invisible. Seul l'Autre lui fit un clin d'œil cruel. Aucun couvert ne fut ajouté à la table, et à sa souffrance s'ajouta celle du jeûne. Piteux, vaincu, brisé, il baissa la tête, recula. Après avoir attrapé sur le comptoir de cuisine le reste d'un fromage et le couteau pour le couper, il se retourna et remonta lentement les escaliers pour rejoindre son refuge.

Il s'y enferma et, pour calmer sa douleur, s'empara d'une feuille de papier et de sa boîte de pastels. Des profondeurs obscures de son esprit tourmenté émergèrent les monstres les plus terrifiants. Ce jour-là, il se fit mourir cent fois, de cent différentes manières : par des cachalots géants aux têtes de lions, par une armée de tigres aux tentacules innombrables, par des requins au corps de cheval. Et pourtant, jamais ne lui vint à l'esprit l'idée d'affronter l'Autre. Jamais autre ne mourut sur ses feuilles de dessins que lui-même. Il ne faisait que s'apitoyer sur son propre sort, jusqu'au moment où il vit l'Autre entrer dans sa chambre, le visage rougeaud et satisfait, le ventre plein et rond. Alors, une colère, une haine telle qu'il n'en avait jamais éprouvé s'empara de lui. Il se jeta à la gorge de son adversaire. Mais, chose étrange, il ne semblait pas pouvoir l'atteindre. Comme si l'Autre n'était pas réellement de chaire, il s'évaporait chaque fois qu'il s'en approchait. Salvador se retourna, et là, dans le miroir, il l'aperçut. Il constata encore à quel point ils étaient semblables, à quel point ils étaient identiques, et cela ne fit qu'accroître sa hargne et son désir de vengeance. Lentement, évaluant son opposant, il s'approcha de la glace. Arrivés face à face, ils se dévisagèrent. Le cœur de Salvador battait comme un tambour qui sonne la guerre. Regards féroces, mâchoires serrées. Pendant quelques secondes, ils restèrent immobiles, et seul le bruit haletant de leur respiration se fit entendre.

Soudain, Salvador, d'un mouvement brusque, s'empara du couteau de fromage qu'il avait laissé sur son pupitre. Il le leva haut dans l'air et l'abattit avec une rage folle, de toute sa force, sur

le miroir. Le verre se fissura, se brisa avec fracas, et des morceaux de miroir coupants se détachèrent et tombèrent. Mais Salvador n'avait pas réussi à anéantir son ennemi puisque le visage de l'Autre le regardait toujours. Épouvanté, Salvador se rendit compte qu'il poursuivait un adversaire inatteignable. L'Autre ne pouvait mourir une seconde fois. Il avait su, dès sa rencontre avec son frère, que le début de la fin approchait. Alors, d'un geste tragique, il leva le couteau et tourna la lame vers son cœur.